

C'était vraiment un sujet magnifique, et j'aurais désiré qu'il fut gardé pour l'épreuve décisive. Que de belles choses à faire ! que d'expressions à donner ! que de sensations à rendre ! Coriolan avec sa fierté vaincue et sa piété filiale triomphante ; Véturie avec ses larmes de femme, sa dignité de Romaine et sa tendresse de mère ; Valérie avec son amour d'épouse, et puis d'un côté les Dames Romaines et leurs enfants, de l'autre les chefs Volsques spectateurs attendris de cette scène touchante...

Oh ! j'aurais fait quelque chose de bien, j'en suis sûr ; l'amour que j'ai pour ma mère m'eût inspiré, et m'eût fait rendre avec bonheur l'émotion de Coriolan et ses sentiments de fils ; mais hier il ne fallait ni expression, ni sentiments, ce n'étaient que des lignes à bien harmoniser, de bonnes indications à donner, une espèce de plan à faire. J'ai cherché et tâtonné pendant les premières heures, et puis, ma foi, je me suis lancé avec hardiesse : j'ai placé tous mes personnages, les ai posés, indiqués, groupés, costumés ; j'ai calculé mes lignes de manière à ce qu'elles s'unissent, se marient, s'enchaînent avec art, enfin j'ai marqué mes ombres et mes lumières, et bonsoir ; j'avais fini l'un des premiers.

Ce matin, notre professeur, en arrivant à l'atelier, m'annonça que mon esquisse, sans être remarquable, avait cependant paru passable, et me ferait admettre parmi les quarante élus ; et me frappant familièrement sur l'épaule :

« Du courage, jeune homme, m'a-t-il dit, travaillons ferme, et rappelez-vous ce que je vous dis il y a six mois... »

Certes oui, je me le rappelle ; j'y ai pensé trop souvent depuis, pour en avoir rien oublié. Nous verrons s'il avait raison.

LETTRE XIV.

Aie ! aie ! aie ! j'ai grand peur d'être mis hors de combat ! je viens de terminer la seconde épreuve, et je n'en suis pas content du tout.

Imagine-toi, mon cher Paul, que je me suis trouvé à la plus mauvaise place, moi qui en avais tant besoin d'une bonne ! J'avais le modèle en dos, je ne voyais sa figure qu'en tiers, les, trois quarts de son torse étaient perdus dans l'ombre, l'un de ses bras se présentait en raccourci ; faites donc quelque chose de propre avec ça !

Ensuite j'étais mal disposé, mal en train ; dès le premier jour je fus pris d'une tristesse nerveuse, une de ces tristesses sans motifs, qui vous tombent dans le cœur sans qu'on s'y attende, qui viennent avec la pluie et ne se dissipent qu'au beau temps. Tout m'ennuyait, tout me décourageait, mes espérances de la veille me semblaient d'un ridicule amer.

Moi, si novice encore, prétendre au prix de Rome ! y prétendre sans appui, sans protection, sans intrigue ! c'était une exorbitante prétention.

Et je travaillais sans goût ; tout ce que je faisais me paraissait mauvais, tandis que l'ouvrage de mes voisins me paraissait superbe ; le sang me montait à la tête, mes dents glissaient lentement les unes sur les autres, mes yeux étaient humides, enfin j'en étais malade.

C'est Dieu sans doute, mon cher Paul, qui m'a envoyé cette décourageante mélancolie : le succès de la première épreuve m'avait chatouillé l'amour-propre, je n'ai point assez réfléchi à qui je le devais ; les félicitations de mon professeur m'ont fait croire à mon mérite personnel, je comptais trop sur moi ; le Ciel m'en a puni : *Fiat voluntas.*

C'est dur à digérer pourtant.

Adieu, mon ami.

La Fin au prochain Numéro.